

Séance du 28 mai 2018

**Des livres de la Wehrmacht à Montpellier.
Notes sur l'action de François Pitangue conservateur de la
bibliothèque de l'université (1934-1971)**

Par Matthieu DESACHY*, avec la collaboration d'Élisabeth BARBÉ**

* Directeur de la Bibliothèque Inter-universitaire de Montpellier

** Responsable du fonds de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

France 1940-1945 ; occupation allemande ; Résistants France ; Guerre Mondiale (1939-1945) ; Fonds documentaires.

RÉSUMÉ

La bibliothèque universitaire Richter, à Montpellier, conserve dans ses collections spécialisées un fonds méconnu et peu commun provenant de l'armée allemande. Il comprend des ouvrages de divertissement pour les soldats des troupes d'occupation, ainsi que les caisses de transport estampées de l'aigle nazi. Ce fonds a été collecté à la fin de l'été 1944 dans les circonstances particulières de la Libération par le bibliothécaire en chef de l'université, François Pitangue, ce qui constitue l'une des actions les plus originales de sa longue carrière et d'autant plus respectable que son jeune fils venait d'être fusillé quelques semaines plus tôt par les Allemands pour des faits de résistance active. L'article présente une description du fonds et ses particularités, ainsi que la biographie de l'académicien François Pitangue (1897-1979), et de son fils Jean-Marie (1926 - 1944). L'action du premier et la mort héroïque du second en font deux hommes importants, mais oubliés, de l'histoire contemporaine de Montpellier.

À l'occasion de l'exposition des photographies de Heinrich Hoffmann, photographe personnel du dictateur Adolf Hitler, organisée au Pavillon Populaire à l'été 2018, il a semblé intéressant de faire connaître l'existence d'une collection de livres allemands particulière conservée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale dans l'une des bibliothèques de l'Université de Montpellier : le fonds dit de la Wehrmacht de la bibliothèque Richter. Il est en effet tout à fait singulier que de tels livres aient été préservés après la guerre et soient parvenus jusqu'à nous.

C'est la raison pour laquelle il est important d'expliquer comment et dans quelles conditions ce fonds a été collecté, ce qui permet de rendre hommage à deux hommes au destin peu commun : François Pitangue, bibliothécaire en chef de l'Université, et son fils, Jean-Marie, fusillé par les soldats allemands.

Le fonds dit de la Wehrmacht : une collection insolite à la bibliothèque universitaire Richter de Montpellier

Fonds dit « de la Wehrmacht »

Le fonds dont il est question est composé de sept cents livres essentiellement en allemand, édités entre 1829 et 1944. La plupart des ouvrages sont des romans, récits,

pièces de théâtre, dictionnaires, lexiques et méthodes de langues. Il s'agit d'une littérature de distraction et de loisir, mais conforme à l'idéologie du régime : l'orientation "Blut und Boden", la race et le sol, domine. Les ouvrages de doctrine nazie proprement dite sont rares, mais on trouve toutefois deux exemplaires de *Mein Kampf* (cote WEH 14 et 423) d'Hitler et le *Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts : eine Wertung der seelisch-geistigen Gestaltenkämpfe unserer Zeit* (cote WEH 560) d'Alfred Rosenberg, l'un des théoriciens du nazisme.

Le fonds, tel qu'il se présente actuellement, ne correspond sans doute pas à la totalité du corpus originel. Même si aucun élément ne vient le confirmer, il est possible qu'il y ait eu des pertes de titres après l'abandon à la Libération de la collection par l'armée allemande, mais aussi par la suite. Les seuls titres dont il est certain qu'ils aient fait partie de la "Bibliothèque de la Wehrmacht" sont ceux qui portent des tampons de provenance du régime nazi ou de bibliothèques publiques allemandes, dont les titres ont été filtrés et agréés par les instances du régime. Voici des exemples de provenance :

- « Kreis Bremen der NSDAP »
- « Stationsbücherei Nord »
- « Städtische Volksbücherei », Berlin
- « Alfred Rosenberg-Spende für die Deutsche Wehrmacht 1939/1941 » : il s'agit, ici, d'un don fait par le haut dignitaire nazi Alfred Rosenberg pour les troupes de la Wehrmacht.
- « Kriegsmarine, Hauptbücherei der Marinestation der Nordsee , Abteilung Soldatenbücherei »

Mais faut-il parler de fonds « de la Wehrmacht » ou « de la Marine » ? Une seule certitude à ce jour : il s'agit d'une bibliothèque pour les soldats, en allemand, « *Soldatenbücherei* ».

Une bibliothèque mobile

L'organisation pratique de cette bibliothèque est particulièrement intéressante. Pour être mobiles et suivre les troupes sur le front ou dans les garnisons dans les pays occupés, les documents étaient chargés dans des caisses de transport en bois numérotées et spécialement conçues à cet effet. Chacune pouvait contenir entre cinquante à quatre-vingt volumes.

Comme le prouve le bordereau qui figure encore sur l'une de ces caisses, elles étaient expédiées par le commandement supérieur de la marine de guerre de Berlin à la bibliothèque principale du commandement de la station de marine de la mer du nord de Wilhelmshaven via Leipzig. De Wilhelmshaven, elles étaient certainement envoyées par bateau à Sète où la marine allemande était stationnée.

Les ouvrages ainsi que les quatre caisses originales de transport constituent aujourd'hui un témoignage rare d'une « *Soldatenbücherei* ».

Un sauvetage pendant la Libération

Lors de son départ en 1944, le Cercle militaire allemand installé dans l'Institut de Biologie de Montpellier pendant la Seconde Guerre mondiale abandonne sa bibliothèque de loisirs. François Pitangué, conservateur de la Bibliothèque centrale de l'Université, prend l'initiative d'intervenir et obtient alors des Forces Françaises de l'Intérieur l'autorisation d'en disposer.

Il saisit pour cela le recteur de l'Académie en octobre 1944 : « *D'accord avec le 2^e bureau de la R3 des FFI, je suis autorisé à disposer en faveur de la Bibliothèque universitaire des ouvrages abandonnés à l'Institut de biologie par le Cercle militaire*

allemand. Le plus grand nombre, vu leur tendance de propagande, sera bien entendu placé à la Réserve de la section centrale et ne sera pas, jusqu'à ce que les circonstances ou un assez long temps le permettent, mis à la disposition des lecteurs. »

L'action de collecte de François Pitangue, dans le contexte agité de la Libération, doit d'autant plus être appréciée à sa juste valeur qu'elle intervient seulement quelques semaines après le décès de son fils Jean-Marie, fusillé par les soldats allemands.

François Pitangue (1897-1979) : un homme d'action

La biographie de François Pitangue a été longuement détaillée dans l'hommage qui lui a été rendu par son successeur à l'Académie : c'est la raison pour laquelle les principaux traits de sa vie et de son œuvre seront relatés, surtout ceux qui permettent de comprendre ce qui l'a amené à collecter les ouvrages de l'armée d'occupation.

Le bibliothécaire

François Pitangue est né à Pau (Pyrénées-Atlantiques) le 7 avril 1897 et mort à Montpellier le 31 août 1979. Il réalise ses études secondaires au collège de l'Immaculée Conception à Pau puis à l'université de Bordeaux (Gironde) où il passe une thèse de doctorat d'histoire. En 1922, il est nommé bibliothécaire à Bordeaux et oriente alors sa carrière vers les bibliothèques universitaires. En 1934, il est nommé à la faculté de Montpellier ; il devient bibliothécaire en chef en 1935, puis conservateur en chef des bibliothèques universitaires le 1^{er} novembre 1960.

Il organise la Bibliothèque centrale de prêt de l'Hérault en 1946 (future Bibliothèque départementale de prêt de l'Hérault), puis modernise en 1954 la bibliothèque centrale et la bibliothèque de la faculté de Médecine. En 1955, il crée le service de lecture publique de la Principauté d'Andorre ainsi que la bibliothèque centrale de prêt de la Lozère en 1965. Il fonde parallèlement le Cercle d'études des bibliothèques des régions d'Aquitaine et de Languedoc (CEBRAL).

De 1955 à 1965, François Pitangue est chargé de mission par le Touring-Club de France pour réorganiser la bibliothèque du musée pyrénéen et organiser des expositions. En 1962, il participe à la naissance de la bibliothèque du centre universitaire de Perpignan. En 1966, il crée les bibliothèques de la nouvelle faculté des lettres et de la nouvelle faculté des sciences à Montpellier, puis en 1969 de la faculté de pharmacie.

Parallèlement à son activité principale de bibliothécaire il collabore à différentes revues. Sa passion pour le théâtre et la musique l'amène à rédiger des articles de critique du théâtre lyrique pour le quotidien catholique bordelais « La Liberté ». Il participe aussi activement à la fondation des « Annales de l'université de Montpellier et du Languedoc méditerranéen – Roussillon » où il rend compte de la vie littéraire et scientifique régionale. Enfin, il publie dans la revue « Pyrénées » diverses enquêtes, bibliographies et articles.

L'amateur de théâtre

Sa passion pour le théâtre le conduit aussi à prendre part à la vie théâtrale des étudiants. Il monte des troupes théâtrales : tout d'abord « Les Escholiers de Guyenne », puis à Montpellier en 1937 « Les Escholiers de Languedoc ». Il écrit, met en scène et joue divers personnages dont le rôle du diable.

François Pitangue a une prédilection pour le théâtre du Moyen-Âge, qu'il met en scène en adaptant des textes médiévaux : « Le miracle de Notre-Dame de Saint-Guilhem » (versifié par ses soins), « Le Jeu d'Adam et Eve » (1938), « Le mystère du

chevalier qui donna sa femme au diable » (1938) ou « Le miracle de Théophile » (Rutebeuf). Cette dernière pièce est jouée une première fois à Montpellier en 1945, puis reprise en 1946 en présence de Pablo Casals à qui Yolande Coste, reine du Félibrige, remet alors une faluche d'honneur, et enfin à Lausanne en 1948).

Il reprend aussi des auteurs de la Renaissance : Rabelais, avec « La morale comédie de celui qui a épousé une femme mute » (1938) - pièce que joua l'auteur de Gargantua lors de son séjour à Montpellier - et la reine Marguerite de Navarre avec « La comédie de la Nativité » (1948). Pour chacune de ces pièces, François Pitangue en fait l'adaptation, écrit la mise en scène, et joue l'un des rôles avec ses amis et ses étudiants.

Notons enfin que parmi toutes les pièces qu'il fait jouer figure une farce violente de Federico Garcia Lorca, « La Savetière prodigieuse », signe de la richesse de ses goûts littéraires.

Le mélomane

François Pitangue s'intéresse aussi à la musique et à son histoire. Il livre dans ce domaine plusieurs articles spécialisés parmi lesquels peuvent être cités : « Étude sur Mireille et son musicien », « Heurs et malheurs de l'opéra de Gounod »... De nombreuses notes dans ses archives personnelles déposées aux Archives départementales de l'Hérault témoignent de sa passion musicale : notes sur le Stabat Mater de Francis Poulenc, sur la cantate n° 31 de Jean-Sébastien Bach, sur la Grande Pâque russe de Rimsky Korsakov, sur le concerto en sol majeur de Maurice Ravel, sur un Américain à Paris de Georges Gershwin, ou encore sur la symphonie n° 3 (liturgique) d'Arthur Honneger...

Une anecdote retrouvée parmi les archives citées ci-dessus permet de se faire une idée de la personnalité du bibliothécaire et de son intérêt pour la musique. Lors de la visite du président Albert Lebrun (2 juillet 1939) à la faculté de médecine et sa prestigieuse bibliothèque, une note adressée au préfet propose le divertissement suivant :

« Pendant le temps que Monsieur le président attendra dans le petit salon, on pourrait lui montrer deux des manuscrits les plus célèbres de Montpellier. L'un d'eux, le chansonnier du XIV^e siècle est connu dans le monde entier. M. Pitangue est à votre entière disposition pour le présenter. Sa culture musicale et sa belle voix lui permettraient même d'indiquer à Monsieur le Président, l'air et le caractère des plus belles chansons. »

Le résistant

Enfin, ce qui est moins connu, c'est son action pendant la guerre. Un document récapitulatif de ses états de services après la guerre, sans doute pour l'attribution de la Légion d'honneur, mentionne les faits suivants : « De 1940 à 1944, a assuré la protection d'objets d'art et de documents internationaux recherchés par l'ennemi. À couvert, dans ses propres dépôts et à Montpellier et dans la région, le camouflage de centres de ravitaillement de circuits de distribution de tracts clandestins, dans l'un d'eux de postes émetteurs et d'armes (Saint-Guilhem) » (AD 34, 110 J 1) Cette action fait écho à la tradition orale selon laquelle les dessins du musée Atger de la faculté de médecine avaient été cachés à Saint-Guilhem pendant la guerre et est confirmée par le sauvetage du fonds Geddès de la bibliothèque universitaire. Patrick Geddes (Ballater, Écosse, 1854 - Montpellier, 1932) est un biologiste pionnier de la théorie de la symbiose au point d'être pressenti comme le « Darwin écossais ». Militant politique, et concepteur du plan de Tel Aviv, il passe les huit dernières années de sa vie à Montpellier où il fonde en 1924 une institution d'enseignement supérieur à vocation internationale, appelée le Collège des Écossais.

La bibliothèque du Collège, riche de plus de 1350 ouvrages, est donnée à la Bibliothèque centrale de l'Université de Montpellier par son fils, Arthur Geddes. Pendant l'Occupation, considérée comme subversive par les forces d'occupation, les Allemands exigent qu'elle soit détruite mais François Pitangue garde clandestinement les ouvrages tout en assurant aux autorités avoir exécuté l'ordre de destruction.

Tout au long de sa vie et dans ses œuvres, il affirme sa foi catholique et son appartenance au monde chrétien : il fait partie de chorales catholiques, se lie d'amitié avec Monseigneur Théas, évêque de Tarbes et Lourdes (Hautes Pyrénées), Monseigneur Guyot, archevêque de Toulouse (Haute-Garonne) puis avec Monseigneur Martin, aumônier des étudiants catholiques de Bordeaux qui devient évêque du Puy-en Velay (Haute-Loire). Cette foi chrétienne l'aide sans doute à surmonter sa douleur lors du décès tragique de son fils Jean-Marie Pitangue, à peine âgé de 17 ans, peu avant la Libération.

Jean-Marie Pitangue (1926-1944) : le printemps fusillé

En effet, sans qu'il soit possible de savoir si le père était au courant des activités de son fils, ce dernier a mené très rapidement, et très jeune, des actions de résistance au sein des groupes francs.

Le résistant

Plusieurs témoignages permettent de connaître plus précisément cette activité clandestine. Lorsqu'il est condamné le 25 juin 1943 à un an de prison avec sursis et à cinq mille francs d'amende pour « propagande antinationale », le jeune résistant fut efficacement défendu par l'avocat Vincent Badie, ancien député radical de l'Hérault. Sachant que son activisme l'exposait, il lui avait pourtant été peu avant proposé de se mettre à l'abri par ses compagnons de combat : « Avant de partir [*départ au 12 mai 1943 en Espagne*] j'avais proposé au plus jeune du groupe, Jean-Marie Pitangue de venir avec nous parce que je le savais fougueux et capable de prendre, seul, des risques excessifs. Il n'osa pas le demander à ses parents et j'ai regretté de n'avoir pas fait cette démarche auprès d'eux car il a été fusillé en 1944 », selon le témoignage de Maurice Gallix, dans *Une première résistance. Liberté, le groupe de Montpellier*, Montpellier, 1991, p. 38.

Il fut malheureusement arrêté le 6 avril 1944 par la Sipo-SD à la suite de l'attentat à l'aide d'explosifs à l'hôtel Métropole de Montpellier.

Une autre source signale que Jean-Marie Pitangue fut condamné à mort pour vols de plans, avec Migliario, de l'aérodrome de Fréjorgues à Montpellier. Cet aéroport fut ensuite bombardé par les Alliés qui eurent entre leurs mains les plans de Fréjorgues récupérés par les deux jeunes résistants, ce qui témoigne de l'importance de leur action. Il est exécuté avec d'autres résistants sur le terrain de tir de la Madeleine le 31 mai 1944.

Le martyr

C'est son propre père qui rédige à la fin de l'année 1944 le memoriam de son fils lors de l'hommage rendu à tous les étudiants tués par l'ennemi dans le bulletin de l'université :

« Jean-Marie Pitangue, étudiant en droit et en lettres,
Raymond Migliario, étudiant en droit,

tous deux chefs de groupes francs de jeunes de la Libération, arrêtés par la Gestapo le 6 avril 1944 et fusillés par les Allemands le 31 mai, à Montpellier, à l'âge de 17 ans »
[In memoriam publié dans les *Annales de l'Université de Montpellier*, t. 2, 1944]

Un document plus administratif, établi pour dresser la liste de toutes les actions de la Résistance à Montpellier et dans sa région apporte les précisions suivantes au sujet de Jean-Marie Pitangue et révèle son courage, y compris après son arrestation et sa séquestration à la sinistre « Villa des Rosiers ». Les mots parlent d'eux-mêmes et forcent le respect : « Dès juin 1940 dans la Résistance. À 15 ans, entré dans les groupes francs, animateurs auprès des jeunes, à 17 ans, chef de groupe. Des résistants et israélites détenus, témoins de son interrogatoire à la « Villa des Rosiers » ont affirmé son calme et son silence tenace devant les « pressions » de son juge ».

« Des témoignages formels recueillis affirment « la simplicité de leur courage devant la mort ». Ils ont refusé d'avoir les yeux bandés et d'être attachés ; ils se sont donnés la main et sont tombés en chantant « La Marseillaise » ; les Allemands leur ont rendu les honneurs militaires. » (Archives départementales de l'Hérault, 110 J 9)

Autant dire que les leçons d'un tel courage restent d'une étonnante actualité et peuvent être citées en exemple.

Miséricorde et justice

Il n'empêche que la douleur de ses parents est d'autant moins consolable qu'il apparaît, grâce aux archives conservées, qu'ils savaient d'une part que leur fils avait été dénoncé et qu'ils connaissaient d'autre part l'identité de la dénonciatrice.

Un premier témoin écrit à François Pitangue : « J'affirme que la femme qui a été identifiée par la suite comme étant la fille XXXX, qui se faisait alors passer pour étudiante et camarade de votre fils, a été mêlée directement à cette arrestation. Elle s'était présentée chez vous à plusieurs reprises et c'est elle qui, rencontrant votre fils au moment où il sortait de chez vous, l'a désigné aux agents de la Gestapo qui l'ont arrêté. Le rôle de cette fille, vous le connaissiez dès l'origine, et vous me l'avez raconté le jour même de l'arrestation » (Archives départementales de l'Hérault, 110 J 9, 7 juillet 1946)

Dans une missive, François Pitangue lui-même confirme cet avis : « C'est cette fille XXXX que ma femme et moi avons formellement reconnue à Toulouse, où nous avons été convoqués par le juge d'instruction, comme étant la personne que, depuis le 6 avril 1944, nous accusons d'avoir livré notre fils aux agents de la Gestapo », (Archives départementales de l'Hérault, 110 J 9, François Pitangue, 2 juillet 1946, lettre à M. Matignon).